

# LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 25 MAI 1895

## SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Français ou mé-tis, par Alphonse Gagnon.—Bibliographie.—Pages d'aujourd'hui, par Pierre Loti.—A travers le Canada : Sainte-Philomène de Fortierville, par Pierre-Georges Roy.—La rivière Montmorency.—Pour mon cher ami, A. S. J..., par Em. B. G.—Astronomie, par Henri de Parville.—Les fruits exotiques, par Daniel Bellet.—Primes du mois d'avril.—Poésie : L'ombre, par Edmond Haraucourt.—Nouvelle : La fin d'un brave, par Jean de Rougé.—Ethnographie, par Gustave Regelsperger.—Au mont Athos.—Carnet de la cuisinière.—Notes et faits.—Le coin des enfants : Les premiers muguts, par Marcus de Rungs : Frères des anges.—Leçons de choses (avec Jessin).—Choses et autres.—Jeux et récréations.—Les Echecs.—Feuilletons : La mendiante de Saint-Sulpice, par Xavier de Montépin.—Le secret d'une tombe, par Emile Richebourg.

GRAVURES.—Salon de 1895 : Doux soleil (cueillettes des roses).—Salon de 1895 : *Stella Maris*.—Salon de 1895 : Bonaparte à Pavie.—A travers le Canada : Eglise et presbytère de Sainte-Philomène de Fortierville.—Vue prise sur le parcours de la rivière Montmorency (près Québec).

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



Quand un pauvre diable s'est fait estropier en remplissant les fonctions qui lui ont été assignées, la première chose que lui conseillent ses amis est de poursuivre le patron ou la compagnie qui l'emploient.

C'est parfaitement juste et c'est en effet ce qu'il semble de plus naturel à faire, de même que le soldat, blessé sur le champ de bataille, a le droit de réclamer une indemnité de la patrie pour laquelle il a versé son sang.

L'ouvrier est un soldat aussi, un soldat de la paix, mais tandis que jamais on ne voit le pays reprocher au troupière de s'être trop exposé ou d'avoir été imprudent, on est certain de lire, dans le plaidoyer du patron ou de la compagnie, que l'ouvrier n'a pas pris toutes les précautions possibles pour ne pas se faire avarier son physique et que, s'il s'est fait blesser, c'est certainement de sa faute.

Et puis, au premier mot de poursuite à tenter, le misérable—moins confiant dans la justice que le meunier du Moulin Sans-Souci—répond que la lutte ne serait pas égale, que

le pot de fer a toujours eu raison du pot de terre devant les tribunaux, qu'il faudrait dépenser beaucoup d'argent et qu'il n'a pas les moyens d'aller de cour en cour, si bonne, si incontestable que puisse être sa cause.

D'aucuns, cependant, trouvent des amis assez confiants et assez fortunés pour les aider à revendiquer leurs droits et, justement, la Cour Suprême vient de rendre un jugement très sage contre la compagnie des tramways de Toronto.

Le demandeur, à l'emploi de la défenderesse comme moter-man, avait été blessé en accouplant deux chars. La compagnie a été blâmée en cour de première instance, parce qu'elle n'avait pas pourvu ses voitures de freins suffisants. La Compagnie a porté sa cause devant le plus haut tribunal de la Puissance, où elle a également reçu un échec. L'honorable juge Tachereau, en renvoyant l'appel conjointement avec ses collègues, s'est prononcé avec énergie contre l'usage des riches corporations de trainer de cour en cour, jusqu'au tribunal suprême, les pauvres gens qui les attaquent, les empêchent de la sorte, longtemps, d'obtenir la moindre compensation.

Cette réflexion, très vraie, a d'autant plus de valeur qu'elle provient de la plus haute cour de justice du pays.

\* \* \* Tous les journaux publient la lettre qu'une jeune fille anglaise adresse au maire d'Ottawa, pour le prier de lui trouver un mari, et je ne vois pas pourquoi LE MONDE ILLUSTRÉ se refuserait à aider cette ingénue à la recherche d'un tyran.

Voici la teneur de la missive de la blonde miss,—car elle doit être blonde :

Pouvez-vous me recommander un homme fidèle et dévoué, disposant de revenus suffisants et me mettre en rapport avec lui afin d'en faire mon mari ? Je ne tiens pas à demeurer en Angleterre ; mon père est un commerçant respectable ; mais je désire me créer une position indépendante, plus en rapport avec mes goûts, ce qui m'est impossible dans les circonstances où je me trouve, ayant une belle-mère. Je suis dans ma treizième année, j'ai un excellent caractère ; je puis faire la cuisine et avoir soin de la maison ; je ferai une épouse industrielle et dévouée. Voulez-vous faire votre possible pour moi ? Envoyez-moi la photographie de celui que vous me recommanderez et je vous retournerai la mienne. Croyez-vous qu'il pourra venir me chercher en Angleterre ; car autrement le projet courrait risque d'avorter, vu que mon père ne voudra pas consentir à payer mes frais de voyage.

Cette intéressante enfant signe : H - A. Botting.

Total : pas le sou, pas d'esprit de famille, quoiqu'elle dise de son caractère, beaucoup de vantardise et, sans doute, très mauvaise cuisinière.

Je parie qu'elle ne sait pas faire une mayonnaise, ni même une soupe aux oignons et au fromage.

Décidément, elle n'est pas épousable.

\* \* \* Françoise m'a envoyé un petit volume qu'elle vient de publier, sous le couvert de : *Fleurs champêtres*.

Un joli titre, à mon sens, car j'aime beaucoup les fleurs.

Ces charmants bijoux de la nature, que les joailliers s'épuisent à vouloir copier avec les métaux les plus chers et les pierres les plus précieuses, sans arriver à produire autre chose que d'informes imitations, ces bijoux, ciselés par le printemps et l'été, tiennent une grande place dans notre vie.

Un rêve d'amour, tout un passé se cache parfois dans une fleur.

Le Père Graty raconte, dans ses *Souvenirs*, avec une grâce infinie, qu'il conserva deux ans certaine rose qui lui avait été jetée un soir de

bal et, qu'au moment où il résolut de consacrer sa vie à Dieu, rien ne lui coûta autant que de jeter cette rose et de couper cette fibre de cœur. " Je sentis longtemps, ajoutait-il, le froid de cette coupure."

Une rose de bal n'est généralement pas une fleur champêtre, je le sais bien, mais elle est la sœur civilisée de l'églantine, et c'est à ce titre qu'elle a le droit de figurer à côté des fleurs des champs et des bois.

Le titre est bien choisi, car il se dégage de ce petit livre un parfum de la terre canadienne qui monte à la tête, comme ces légers vins de France dont le goût de terroir rappelle le pays natal et fait souvenir des jours ensoleillés de la jeunesse, si lointaine qu'elle soit.

\* \* \* Je viens de le lire, au retour d'une promenade dans le bois, où j'avais vu les premiers papillons de l'année s'ébrouer dans le pollen des premières fleurs des arbustes sauvages, et j'ai cru que la vision continuait, en feuilletant ces pages, simples comme leur titre, gracieuses comme les tiges fleuries qui les illustrent.

Françoise serait-elle l'écrivain que le Canada attend depuis de si longues années, un écrivain vraiment canadien, nature qui sait voir, écouter, faire parler les Canadiens, et les faire comprendre aux étrangers qui s'occupent de notre littérature ?

Ce serait un grand bonheur pour nous et un grand honneur pour Françoise, car, par une étrange anomalie, dans un pays qui se dit jeune, la plupart de nos écrivains, semblent ne savoir travailler que dans le vieux et, à part de très, très rares exceptions, je n'en vois guère qui aient quelque chose d'original, de neuf, de bien à eux.

Presque tous ont l'air d'avoir voulu endosser l'habit d'un autre, ce qui ne leur va pas du tout.

\* \* \* C'est donc avec un plaisir extrême que j'ai lu *Le mari de la Gothe*, *Le baiser de Madeleine*, idylle d'un jour de l'an, dont la légère teinte mélancolique a un charme délicieux.

Madeleine courtisée par le beau Pierre a promis à son amoureux un baiser au jour de l'an, alors que Pierre en voulait un, tout de suite, un soir d'automne.

—Non ! Pierre, non ! Aujourd'hui, ce serait mal, mais au jour de l'an, tout le monde s'embrasse..."

Vous le voyez, elle a promis, sans promettre, en bonne fille qui a du sang normand dans les veines. Ce n'est pas un baiser privilégié, puisque ce jour là, tout le monde s'embrasse, et, pourtant, c'est bien cela tout de même.

Mais voilà qu'au sortir de la messe de minuit, un autre garçon du village, Pitre, le fils du maire, lui a proposé de la reconduire à la maison, en compagnie du père de la jeune fille.

—Mamzelle Madeleine, j'pourrais-ti vous piloter jusqu'à chez vous ?

Et le papa insistant pour partir au plus tôt, Madeleine a accepté.

Mais Pierre l'avait vue et si grande fut sa peine qu'il résolut de ne plus voir l'ingrate.

Et le jour de l'an est arrivé. C'est cette journée d'angoisse pour Madeleine que décrit Françoise avec tant de naturel que l'on est tenté de dire, comme un grand garçon de quinze ans, après avoir lu ce chapitre.

—Ah ! papa, que c'est donc vrai, on croirait que c'est arrivé.

Ce compliment n'est pas banal et plaira à l'auteur.

Les visites arrivent, partent, se remplacent, tout le monde est gai, Madeleine seule est triste, Pierre n'est pas venu et les lampes sont allumées depuis longtemps.

Laissez-moi vous citer la dernière page :